Cahiers d'études africaines

205 | 2012
Varia

Kober, Marc (dir.). — *Poésies des suds et des orients*

Annick Gendre

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/etudesafricaines/14350
DOI : 10.4000/etudesafricaines.14350
ISSN : 1777-5353

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 15 mars 2012
Pagination : 277-283
ISBN : 978-2-7132-2348-8
ISSN : 0008-0055

Référence électronique
Annick Gendre, « Kober, Marc (dir.). — *Poésies des suds et des orients* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 205 | 2012, mis en ligne le 16 avril 2012, consulté le 07 mai 2021. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/14350 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.14350

Ce document a été généré automatiquement le 7 mai 2021.

© Cahiers d'Études africaines

Kober, Marc (dir.). — *Poésies des suds et des orients*

Annick Gendre

RÉFÉRENCE

KOBER, Marc (dir.). — *Poésies des suds et des orients*. Revue *Itinéraires et contacts des cultures,* 42, Paris, L'Harmattan, Université Paris 13, 2008.

1 Confié à la direction de Marc Kober, le numéro 42 de la revue *Itinéraires et contacts des cultures* est en fait le fruit de rencontres et de projets menés de longue date qui ont donné toute légitimité à une série de journées d'études organisées, à la fin de l'année 2005, par le CENEL. Sous le titre programmatique *Poésies des suds et des orients,* sont rassemblées une vingtaine de contributions, d'une qualité scientifique remarquable. Toutes semblent répondre à un appel qui vise à l'édification d'une spatialité littéraire inédite.

2 L'introduction générale se partage en deux temps. En un préambule aussi bref qu'efficace, « La Carte poétique des suds et des orients » (pp. 7-11), Marc Kober interroge les perspectives et les directions offertes. Ainsi distingue-t-il le « sud », en tant que « point critique d'où se révèle un nouvel aspect des choses, un point de vue *libertaire et réfractaire* » (qualificatifs empruntés à Tristan Cabral), et un « orient » géographique (« proche » ou « moyen »). Il attribue aux représentations récentes de ce dernier l'intérêt pour « des termes radicalement antithétiques de la poésie : le domaine de la guerre ou celui de la géopolitique » (p. 9). La distinction annoncée des deux pluriels est écartée au profit de celle-ci dont les éléments relèvent respectivement de plans différents, poétique et géographique. Fort du constat « La poésie devient militante après les Indépendances, et aborde un nouveau lyrisme cosmopolite » (p. 10), il indique cette première hypothèse : « L'Orient ouvrirait à une poétique, en tant que la poésie reste l'inconnue suprême, l'altérité insurpassable » (p. 9). Cette hypothèse est associée à cette deuxième orientation : « [La "poésie des suds"] sera ici celle d'un état

d'esprit surcritique, ou de puissance de la raison pure au carré, qui inlassablement reprend les conditions pour que le poème existe et non l'absence, le néant poétique » (p. 10). Cette dialectique qui articule une altérité absolue et une disposition critique appelle une historicisation approfondie des représentations convoquées par les termes sud(s) et orient(s).

3 Les contributions qui suivent répondent à ce souci d'historicisation avec une extrême rigueur. Dans un deuxième temps, Michel Deguy, grâce au texte « Europe, mondialisation, francophonie dans leur rapport à la poésie » (pp. 13-22), complète ce préambule en déconstruisant les valeurs consuméristes d'une certaine mondialisation : la poésie « [est "emportée" dans le phénomène culturel, bien plutôt qu'elle ne l'emporte » (p. 16). Réinvestissant le poétique comme un acte de résistance, il pose les paramètres susceptibles de situer le débat générique dans la dynamique des « échanges culturels ». Son objectif ressortit à cette exigence : « Comment donc maintenir une transcendance non métaphysique ni religieuse, c'est la responsabilité qui nous incombe » (p. 21). L'acte de foi auquel donne lieu le dernier volet de l'ouvrage semble répondre à/de cette exigence.

4 Comme l'indique le vœu pieu qu'exprime Marc Kober, dresser « la carte poétique des suds et des orients », l'essai saisi dans son ensemble explore trois des tentations que renferme le lexème « carte ». Il réfère en effet à la fois à la carte de visite, à la carte géographique et à la carte d'identité. Carte de visite qui invite le lecteur averti à une immersion dans des contrées littéraires longtemps difficiles d'accès. Carte géographique éminemment singulière, car son objet, les « suds » et les « orients », désigne une spatialité mystérieuse qui entend articuler d'un même mouvement deux pluralités et deux orientations aussi proches que distinctes. Carte d'identité, puisque l'enjeu est ici non seulement de soumettre l'efficience et la pertinence d'une entité littéraire qui montre une cohésion générique, mais également de penser sa valeur littéraire.

5 Les articles se répartissent selon trois axes signalant une progression qui évolue méthodiquement des problématiques que soulève le matériau au mystère qu'il exprime, sans omettre l'enjeu identitaire. L'intitulé de chacun de ces axes indique la ligne de force justifiant la présence des articles réunis en chacun d'eux, et renvoie à ce cheminement que l'on ne peut manquer d'interroger, notamment grâce aux introductions dont Marc Kober les a gratifiés avec grand soin, en réaffirmant la problématique d'ensemble et en articulant les articles entre eux. Précisons que l'ensemble présente un équilibre certain entre les critiques monographiques et les critiques relevant d'une démarche comparatiste. De plus, plusieurs d'entre elles s'intéressent à différents aspects des œuvres d'Adonis et de Georges Henein, si bien qu'elles offrent un regard croisé sur leurs écritures respectives. Nous ne saurions envisager ces faits comme fortuits, mais plutôt comme autant de signes d'une exigence maintenue tout au long de l'ouvrage. Cette exigence qui n'est pas seulement le fait de l'honnêteté et de la rigueur scientifique semble également intimement liée à l'attention méticuleuse des contributeurs pour le contexte historique des productions étudiées.

6 Intitulé « Le Choix d'une langue de création », le premier volet semble avoir pour problématique transversale la *translatio* poétique dans et par la langue. Faut-il s'étonner que Nimrod l'inaugure en s'emparant d'une rivalité entre poètes (« Léopold Sédar Senghor, lecteur de Tchicaya U Tam'si », pp. 29-41) ? Dans une préface écrite ostensiblement de mauvais gré pour le quatrième recueil de son cadet congolais,

Senghor montre des lacunes grossières, tire la couverture à sa *Négritude,* projette ce qui lui est familier sur ces vers jeunes. Mais la poésie de Tchicaya U Tam'si résiste à toute catégorisation. Si « la préface apparaît comme l'occasion d'une rencontre manquée » (p. 38), la langue poétique du corps explorée par U Tam'si dans ses écrits ultérieurs doit probablement beaucoup de cette tutelle déceptive. Ainsi la *translatio* des suds et des orients est-elle placée sous le signe d'un conflit de l'individu avec sa société, d'une scission de l'être entre deux langues et deux cultures. Quoi qu'il en soit, elle implique une rivalité entre deux entités.

7 *Translatio* en effet que l'œuvre de l'entre-deux langues dans les écrits du Malgache Rabearivelo et de l'Égyptienne Joyce Mansour. L'entre-deux langues de Mansour articule l'anglais maternel et le français de la femme-épouse : l'enjeu est de chair et de sang, comme l'explique Marie-Laure Missir (« Joyce Mansour et l'éros surréaliste », pp. 75-83). En dévoilant l'un des feuillets extraits des brouillons du poète maudit de la grande île, Claire Riffard (« Écrire en deux langues. Le cas de J.-J. Rabearivelo », pp. 59-73) déploie et rend hommage à un travail d'auto-traduction dans lequel les biffures montrent combien l'impossible calque bilingue le cédait à une créativité interlangue.

8 La *translatio* concerne aussi la métamorphose d'une forme ancienne réinventée par l'écriture contemporaine. Xavier Garnier s'empare de la poésie de guerre swahili et démontre ce que doit l'*Utenzi wa Vita vya Uhuru*, poème composé dans les années 1940 par Shaaban Robert, au modèle classique qui retraçait les guerres d'expansion islamique et au modèle moderne qui relatait les guerres coloniales. Dans son exposé d'un équilibre parfait, il distingue successivement pour chacun les traits caractéristiques des trois dimensions propres au genre, les dimensions politiques, stratégiques et héroïques (« L'utenzi swahili : un genre classique pour les guerres modernes », pp. 43-57).

9 Autre *translatio,* celle qui annonce la rupture imminente ou pleinement investie d'un être avec ses contemporains. Complémentaires l'une de l'autre, les contributions respectives de Pascale Roux et de Marc Kober apportent un double éclairage sur la création de Georges Henein. « Transformation et héritage poétique en Égypte au XX^e^siècle : Cossery, Schenouda, Henein » (Marc Kober, pp. 123-136) dresse dans un triptyque le portrait d'une « Égypte littéraire », d'une poésie écrite « depuis l'Égypte ». La notion de « double pertinence » que Pascale Roux explore dans le registre polémique des textes de Henein introduit la réception scripturaire sur la scène du débat très actuel concernant le décentrement (« Pour qui sont ces serpents… ? Double pertinence polémique et renouvellement poétique », pp. 107-122). Ce travail est l'un de ceux qui affichent que l'édification projetée dans cet ouvrage collectif n'est ni étrangère, ni à la marge de ce débat. Il en est de même des « modèles exogènes » que Stéphane Baquey prête au primitivisme de Denis Roche (« Denis Roche : possibles de la poésie et primitivisme moderne », pp. 85-105). Son refus d'écrire à partir de 1972 appelle ici une relecture croisée de ses textes poétiques et critiques dans le but de déplier son élaboration de la fonction de la poésie : « [Il y aurait ainsi, dans une société sans mythologie cohérente, […] une possibilité de transposition de la magie : dans la restitution par la poésie d'une fondamentale "épreuve du temps"] » (p. 93). À l'instar de la poésie d'Hassan Taleb, l'enjeu est de trouver une langue poétique pour dire le contemporain. Dans le dernier article de ce premier volet, Ziad Elmarsafy interroge dans l'écriture du poète égyptien l'association de « la recherche de l'impossible » et

d'« une réalité politique troublante » (p. 139). Le critique analyse à cet effet la représentation allégorique du fleuve dans des extraits conséquents, dont il signe la traduction, du recueil *Il n'y a d'autre Nil que le Nil* (« Hassan Teleb ou le symbolisme engagé », pp. 137-149).

10 Tandis que la première partie tend à édifier une Égypte littéraire, le deuxième volet, intitulé « L'Invention d'une identité poétique entre modernité et tradition », rassemble des études consacrées à une autre orientation de ces orients. Orientation qui vaut provenance irradiante, plutôt que destination. Les écritures contemporaines envisagées embrassent un territoire qui parcourt la Turquie, le Kurdistan, l'Afghanistan et l'Iran. Réunis sous un tel titre, ces articles semblent indiquer une origine en partage. Mais l'enjeu auquel ils répondent s'impose dès les premières pages dans une complexité tout autre. Leur disposition respecte à l'évidence un parcours, comme on dirait des traverses, linguistiques et scripturaires, propres aux espaces concernés, mieux connues à ce jour, mais encore mal cernées. L'essai adopte ici un parti pris inédit : il renonce au clivage nationaliste traditionnel pour permettre l'articulation d'écritures qui répondent à une même culture, qui sont nées de contacts éprouvés depuis des dates très anciennes. Elle invite dans un premier temps à interroger plusieurs représentations de l'histoire de la littérature turque. En effet, si la contribution de Catherine Pinguet « ["Il était une fois, il n'est plus...". Quand tradition orale rime avec renouveau poétique] » (pp. 157-170) rappelle l'origine champêtre de l'expression poétique anatolienne et sa fortune dans les vers contemporains, elle apporte des éclairages qui coïncident avec une représentation répandue autant que relayée en Occident. L'analyse suivante, de Timour Muhidine (« Quelques remarques sur le courant *ikinci Yeni.* La seconde modernité de la poésie turque », pp. 171-179), ose briser avec une certaine conception de la rupture chère aux historiens de cette littérature. Ses réflexions sur la « Seconde Modernité » ouvrent à de nouvelles perspectives l'appréhension de l'expression poétique turque, telles que : la « question se pose aussi d'une antériorité de cette tendance [celle de la nostalgie néo-ottomane perceptible dans les écrits de İlhan Berk] dans le cadre de la poésie classique » (p. 173) et cette clausule synthétique : « En fait, les sursauts se poursuivent jusqu'en 1969 [...]. Le cycle d'inscription dans l'histoire littéraire est alors achevé » (p. 172). En investissant ce courant en tant qu'aboutissement, comme le point de finitude revendiqué d'une autre modernité, le critique et romancier dépasse le cadre d'un questionnement local et de circonstance. Ainsi décentrée, l'historicisation peut accueillir le parallèle avec « le renouvellement de la poésie arabe en Irak et au Liban » en admettant leur « méconnaissance mutuelle » (p. 176). Sans être subversive, la mise en regard de ces deux contributions aussi précieuses l'une que l'autre malmène les représentations historiques attendues.

11 Complémentaires, les deux articles suivants s'inscrivent eux aussi en faux, contre des représentations longtemps admises. Ils explorent en effet deux aspects fondamentaux du lyrisme kurde qui puisent chacun dans la tradition la plus ancienne. Dans « La poésie populaire chez les Kurdes : vecteur d'histoire, lieu de mémoire » (pp. 181-191), Christine Allison observe comment l'histoire et la mémoire collective se négocient dans l'une des expressions du lyrisme moderne, la poésie populaire. Cet axe d'étude lui permet non seulement de mettre en relief la manière qu'ont ces textes de bousculer les grilles génériques et discursives, mais également de soumettre à la question l'enjeu épistémologique de ces écrits : « Quand on commence à utiliser les traditions orales comme source, à les comparer pour produire un récit "vrai" au niveau "scientifique",

on se rend compte que les récits traditionnels ne coïncident pas de façon cohérente et — pire — qu'il y a souvent très peu de critères pour opérer une sélection "scientifique" des variantes véridiques » (p. 187).

12 Philosophie culturelle et questionnement herméneutique ne cessent de se rencontrer, si bien que l'on doit à cette démarche précieuse d'en finir avec certains poncifs. Elle dénonce par exemple « [c]ette tendance des discours des nationalistes kurdes de Turquie et d'Irak à construire l'histoire des Kurdes à travers les idées modernes d'ethnicité » (p. 189). La généalogie générique que suppose son analyse place le roman moderne dans la filiation directe de la poésie narrative, elle-même issue de la poésie folklorique. On peut regretter des articulations plus explicites entre ces différentes formes. Halkawt Hakem s'intéresse au poète amoureux et aux couples fondateurs passés à la postérité (« Poésie kurde : évolution d'une identification », pp. 193-206). L'enjeu de ces motifs est avant tout politique, comme le montre l'un de ses principaux initiateurs au XVII^e^siècle, le poète Ahmâdî Khânî pour qui « la grandeur d'un peuple, c'est-à-dire sa place dominante dans les empires, passe par la richesse de sa littérature, l'unité de ses forces, et la présence à sa tête d'un seigneur juste et fort, protecteur des lettres et des pauvres » (p. 202). La réédition de ses distiques à partir de la fin du XIX^e^siècle accorde une seconde fortune au tragique du couple mythique de Mam et Zîn. Le XX^e^siècle offre de nouvelles résonances au sceau de l'interdit qui frappe leur union. L'extrait de *La Langue mordue* de Seyhmus Dagtekin qui suit immédiatement l'article de Halkawt Hakem montre explicitement ce que le volume doit aux affinités électives que partagent ses contributeurs. En effet, le syncrétisme culturel des vers et des versets du poète kurde semble rendre hommage au chercheur qui a signé l'article « Les Kurdes d'Irak et l'arrivée inespérée de l'Amérique ». Il est intéressant d'observer que si la poésie fait trace de l'historicité de la question nationale, il lui importe peu de catégoriser les Kurdes d'Iran, d'Irak ou de Turquie. « Le Sang de ces vaches antiques » (pp. 207-209) convoque à la fois les deux figures mythiques que sont Homère et son héros, et avec eux, trois continents, dont l'Amérique. Le deuxième volet de cet essai se referme sur deux études monographiques. Dans un premier temps en effet, aux portes de ce Kurdistan qui s'ouvre à l'universel, l'Iran d'Omîd. Auteur d'une thèse sur l'œuvre complète du poète, Alain Richard honore cette écriture tant par son analyse que par ses traductions (« [Mehdî Akhavân Sâles (Omîd) et la "poésie nouvelle"] », pp. 211-217). Le parcours de l'homme se confond avec son parcours d'écriture : dans la perspective initiée par le mouvement de « la poésie nouvelle » fondé par son aîné Nimâ Yushij, Mehdî Akhavân Sâles dit Omîd n'a cessé d'aspirer à une poésie libérée des condamnations du pouvoir comme des exigences esthétiques antérieures. Les morceaux choisis par Alain Richard montrent avec *maestria* comment le poète et ses écrits appellent à redéfinir la « poésie vivante persane » (p. 217). Le portrait que livre Amir Moghani de Majrouh l'Afghan dans « Copie d'acte de dissidence » (pp. 219-226) salue un autre parcours poétique tout aussi intimement lié et mis à mal que celui d'Omîd par les instances au pouvoir. Dans la Cité comme dans son écriture, le poète investit résolument une marge qui signale une rupture. Telle est la cible de l'étude d'Amir Moghani : en comparant un extrait du Livre II d'*Ego-Monstre,* composé initialement en persan dari, avec ses auto-traductions, le critique met à nu les enjeux et la re-création de la translation. Le texte choisi est retenu pour son caractère emblématique, en tant que « lieu où l'œuvre se représente et se symbolise » (p. 220). Le critique indique une série de modifications formelles et de l'ordre des signifiants, comme celle dont fait l'objet le bestiaire persan qui représente les oppresseurs et cède

la place à un unique monstre dans le texte français. Il observe ainsi comment « Majrouh s'était approprié chacun des deux textes pour un lectorat particulier » (p. 226). La recomposition que suppose la traduction implique une « manipulation du texte source » placée sous le signe de l'hybride : confrontée à l'injonction d'une certaine représentation de l'autre, elle résulte à la fois de l'écriture d'une lecture, d'une critique du texte source et d'une « mondification » du contexte initial. La manœuvre consiste en effet à traduire le local en universel. Cette ultime étape qu'illustre la translation de Majrouh achève d'édifier la perspective nécessaire de cet itinéraire identificatoire.

13 Le dernier volet de cet essai collectif se garde de proposer ne serait-ce que l'ébauche d'une conclusion. En revanche, il se fait fort d'introduire une dialectique fondamentale que signale son titre « Transcendance et enracinement » et qui assure son unité. La première déclinaison de cette dialectique verticale, sinon axiale, est celle que soumet Bernoussi Saltani en rendant compte de l'effervescence créatrice marocaine dont témoigne la revue *Souffles,* fondée en 1966 par Mostafa Nissaboury et Abdellatif Laâbi (pp. 233-250). Dès les premières lignes, le critique se fait le contempteur des fossoyeurs de la littérature du Maghreb d'expression française. Selon lui, elle n'est en rien lettre morte. Preuve en est l'acte de naissance que livrent les revues poétiques mobilisées par l'urgence de la dissidence. Depuis les premiers numéros de *Souffles,* les écritures n'ont de cesse de se situer en regard des engagements exigés. Mais les deux dernières subdivisions de l'article écartent toute velléité de manifeste en retraçant la quête d'une spatialité identitaire et d'une langue intime (« Patrie », pp. 241-244), avant de dévoiler les motivations de la réappropriation qui ont présidé aux réécritures des *Mille et une nuits,* qu'elles soient l'entreprise de Mostafa Nissaboury ou de Rachida Madani. *Souffles* a incontestablement accompagné cette désaliénation des discours comme de la langue poétique marocaine. Autre déclinaison de cette dialectique : l'empreinte mystique des vers d'Adonis salués dans trois contributions complémentaires. Anne-Sophie Riquier l'envisage à partir de la traduction à deux voix de *Commencement du corps et fin de l'océan* (« Adonis traduit par Vénus Khoury-Ghata. Mystique d'une traduction poétique », pp. 251-254). Dans « Adonis et le soufisme : comment penser autrement le renouvellement poétique » (pp. 255-264), Bénédicte Letellier met la quête dialectique de cette écriture qui explore le visible et l'invisible à l'épreuve de la réception et dégage trois postures poétiques : la perplexité, l'imagination créatrice et la rencontre de l'autre. L'expérience adonisienne se distingue résolument de la ressemblance jabésienne : elle entend éprouver l'identité dans l'instant de « la divergence et [de] la différence », « dans ce changement continu, dans ce qui tôt ou tard diverge, se différencie et devient autre » (p. 262). La retranscription de l'échange entre Gilles Ladkany et Marc Kober, intitulée « Trajectoires poétiques d'Adonis et Mahmoud Darwish. Entretien », achève cette déclinaison. Ensemble, ils interrogent la part de l'amour dans les cinq derniers écrits des deux éminents poètes et tentent de retracer les mutations de ce motif qui a traversé ces deux itinéraires scripturaires. Lakdany remarque un parcours cyclique adonisien et reconnaît une réinvention des mythes (il l'envisage d'ailleurs sans hésiter comme « l'homme du mythe proche-oriental », p. 271) dans laquelle le corps n'intervient que momentanément, alors que l'amour de Darwish est « toujours l'amour de quelqu'un d'ennemi » (p. 268). Leur comparaison des deux voix donne notamment lieu à cette conclusion provisoire pour dépeindre leurs parcours respectifs : « Un sentiment de précarité, de sursis [Darwish], alors qu'Adonis est poursuivi par un sentiment de disparition » (p. 271). L'amour est aussi le thème que choisit Leili Anvar pour analyser cette transcendance dans les vers du poète kurde

iranien Malek Jân Ne'mati (« "Ma main à sa main amarrée" : les figures de l'Aimé chez Malek Jân Ne'mati (1906-1993) », pp. 273-277). Une parenthèse rappelle que l'Aimé est « la Face de Beauté qui habite toute l'imagerie de la poésie mystique » (p. 276). Cette invitation à une lecture symboliste répond en fait à l'exigence d'une écriture visionnaire. Sont signalées plusieurs images de l'Aimé empruntées au monde imaginal des penseurs iraniens, telles que la femme aveugle, la lumière, la rose rouge du jardin, la Leyli, « la nocturne » héritée de la poésie persane. Le principe actif-passif de l'Aimé accompagne l'expérience visionnaire du poète. Ce questionnement de l'amour mystique s'achève avec l'étude de Masha Itzhaki, « *Ne me rejette pas loin de ta face.* L'amour et le divin dans la poésie hébraïque - Zelda » (pp. 287-297). Un précieux rappel historique permet de prendre la mesure de l'inscription de l'écriture de la poétesse Zelda dans le sillage des textes sacrés hébraïques et dans la filiation de la poésie liturgique amoureuse espagnole. Expliquant l'accueil très favorable immédiat par la portée religieuse de cette écriture féminine, Masha Itzhaki détaille les quatre thèmes fondamentaux de son écriture, avant de s'intéresser à la pureté de la langue et à l'amour du détail de la nature comme manifestation du divin. Une brève analyse du célèbre poème de Zelda « Chacun a un nom » achève à la fois cette dernière étude et ce très beau volume collectif. Masha Itzhaki se concentre sur la traduction du lexème *shem*. S'il signifie « le nom », il permet dans l'usage de désigner Dieu, si bien que le poème qui prend en effet « une dimension métaphysique et religieuse profonde » restitue au volume qu'il referme, tout en la communiquant, sa valeur d'acte de foi.

14 Ce volume d'une facture inédite est sans précédent. La valeur scientifique des contributions qu'il réunit associe une haute exigence formelle et une cohérence sans faille avec l'objet qu'il se propose. D'étape en étape, les mises en contexte des textes étudiés saisissent par leur rigueur qui semble répondre à une urgence. L'organisation de l'ouvrage qui concilie les impératifs scientifiques au troublant hommage des Lettres et des Hommes de Lettres contribue à la richesse des perspectives investies. Pour conclure, nous attirons l'attention sur trois points qui ne peuvent manquer d'étonner pour leur caractère transversal. Tout d'abord, Charles Baudelaire a la préférence, plutôt que Rimbaud, comme référence du poète maudit. Mais il y a plus : de façon récurrente, il est convoqué comme une figure autorisée de la poésie dissidente. Une telle représentation du suppôt du « démon de la perversité » est rarement investie en Europe. Elle gagnerait à être prolongée dans la perspective décentrée cultivée dans cet essai collectif. D'autre part, l'étude de l'engagement dans l'écriture poétique et la solidarité de l'expression scripturaire avec la cité appellent souvent le recours à la notion de nation. L'excellence de l'ouvrage fait apparaître que la contextualisation de la production des textes rend nécessaire une exploration historicisée de cette notion polysémique. Enfin, le croisement des regards sur le surréalisme est tout à fait remarquable dans cet acte de foi partagé et invite à reconsidérer certaines des contradictions apparentes de ce mouvement, ainsi que quelques instrumentalisations dont il a pu faire l'objet, sur lesquelles l'Occident semble avoir longtemps fermé les yeux.